

Mon âme a des secrets que je ne connais pas ;  
 Elle aspire à des biens que je ne peux comprendre.  
 Qui m'a parlé du feu caché dans cette cendre ?  
 Qui me dira le but que poursuivent mes pas ?

Le vent me pousse en mer sans fanal ni compas.  
 Je ne vois pas de port où je veuille me rendre.  
 J'ai des cris à jeter, j'ai des pleurs à répandre.  
 O fausse paix du rien, comme tu me trompas !

Non, je ne suis pas rien ; non, je ne suis pas maître.  
 Mon coeur et mon esprit l'emportent : l'un veut naître,  
 Il veut aimer et croire, et l'autre veut fleurir.

Et c'est un vain effort que je fais quand je raille.  
 J'ai pu creuser la tombe et bâtir la muraille,  
 J'ai pu sceller la pierre, et je ne peux mourir.

Le deuxième chant de *Cara*, c'est l'idylle, l'idylle qui réveille le coeur endormi du poète.

Ici, nous avons peine à suivre la pensée de l'auteur. Entre les fragments, le fil est trop souvent rompu.

Deux femmes, tour à tour, traversent la vie du héros. La première, Antonia, passe comme une apparition, bientôt évanouie au souffle de la mort, mais qui, à l'égoïste railleur, apprend à la fois l'amour et le respect.

Elle faisait penser à quelque fleur agreste  
 Frêle, loin du chemin, bien dans l'ombre et la paix ;  
 Elle eût voulu cacher sous ses cheveux épais,  
 Comme au fond des épis, son visage modeste.

On ne lui voyait pas de contraires aspects ;  
 Elle n'eut qu'un accent, qu'un sourire, qu'un geste.  
 Son clair regard d'amour éveillait des respects,  
 C'était le mouvement calme d'un coeur céleste.

Semblable à son regard et semblable à son coeur,  
 Sa démarche chantait le doux rythme vainqueur :  
 Ainsi courbe les blés une brise amollie.

Tout en elle était grâce, ordre et sérénité,  
 Et l'humble et fière enfant, ignorant sa beauté,  
 Ne daignait point souffrir de n'être pas jolie.